



*Liberté • Égalité • Fraternité*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PREFET DE LA DORDOGNE

70<sup>ème</sup> anniversaire de la Seconde Guerre Mondiale

**1944 - 2014**



**Calendrier des manifestations**

## Nuit du 15 au 16 février 1944

### Commune de Grun-Bordas

Un avion de type Short Stirling appartenant à la 199<sup>ème</sup> escadrille de la Royal Air Force, basée dans le Suffolk s'écrase à « Boirac », sur la commune de Vergt, près de Grun-Bordas, au retour d'une mission de parachutage effectuée et réussie à Coux, à 20 kilomètres de l'impact, provoquant la mort des 7 membres d'équipage (4 Anglais, 2 Australiens, 1 Canadien) qui venaient, leur parachutage réussi, d'apporter leur contribution à l'édifice de la victoire qui, inexorablement, semblait alors se dessiner.

Une plaque commémorative inaugurée le 10 novembre 1996 et apposée sur le monument aux Morts de Grun-Bordas, porte l'inscription suivante : « *A la mémoire des aviateurs alliés morts pour la liberté le 16.02.1944 à Boirac : Robinson Kevin, Stubbings Ronald, Williams Reginald, Caine Gerrard, Whimpenney Arnold, Jackson James, Lambourne Henry* »



## 16 février 1944 - Commune de Payzac « Pont-Lasveyras »

Fin décembre 1943, début 1944, l'afflux des réfractaires au S.T.O. et des volontaires est tel que les fermes d'accueil sont bientôt saturées. René Tallet, alias « *Violette* » et Raoul Audrerie, alias « *Crapaud* », se trouvent confrontés à deux impératifs : loger ces jeunes et commencer une véritable instruction militaire.

Ils optent pour un lieu qui paraît idéal, dans une partie particulièrement sauvage de la vallée de l'Auvézère, aux confins des communes de Payzac et Bézenac (Corrèze), au Moulin dit du Pont Laveyras.

Le 16 février, à l'aube, les jeunes maquisards, rassemblés par l'A.S. (Armée Secrète) en ce lieu, sont surpris par l'occupant. 34 furent massacrés sur place. Les 12 qui furent contraints de porter armes et caisses de cartouches jusqu'à la route de Pompadour, furent conduits à la prison de Limoges et déportés, avec *Jeantou* (Jean Delage, natif de Pompadour, vingt-deux ans qui s'était désigné comme étant le chef) vers Auschwitz. Cinq d'entre eux périssent dans l'enfer concentrationnaire nazi.

Cette hécatombe, écrit Alfred Duthillet de Lamothe, alias « *Capitaine Fred* », dans « *La Brigade Rac* », « *est un coup dur, mais le sang des martyrs a toujours été générateur de riches moissons. Raoul aura deux cents hommes le 6 juin.* »

En ce lieu se dresse aujourd'hui un monument commémoratif où, chaque année, au jour-anniversaire, une foule imposante se rassemble pour une cérémonie d'hommage toujours émouvante. Inauguré en août 2013, un Chemin de la mémoire comptant 10 étapes y retrace l'histoire de la Résistance.



## 16 mars 1944, Commune de Veyrines-de-Domme « *Le Canadier* »

Sur le territoire de la commune de Veyrines-de-Domme, « Au truc », au carrefour des routes vers La Chapelle Péchaud et la Raze-la Suquette, une stèle en pierre de la Bessède honore la mémoire des partisans F.T.P.-M.O.I. assassinés par les gardes mobiles français le 16 mars 1944, lors de l'attaque du lieu-dit « *Le Canadier* » où, au cours de l'hiver du début 1944, était cantonné un groupe F.T.P.-M.O.I. commandé par José Florès. Ici, 4 combattants de la Liberté, Républicains espagnols, tombèrent, après une héroïque défense, sous les balles des Gardes mobiles français au service de l'occupant nazi.

Non loin de là, le cimetière de Veyrines abrite la tombe de ces 4 combattants espagnols, abattus par les forces de l'ordre françaises placées sous les ordres du capitaine Jean. Ralph Finkler, l'unique rescapé de cette matinée tragique du 16 mars 1944, a beaucoup œuvré pour la restauration de cette sépulture qui a été officiellement inaugurée le 30 août 2008, en présence de Son Excellence Miguel Angel Moratinos, ministre des Affaires étrangères d'Espagne. Aujourd'hui, plus qu'une tombe, cette sépulture, oeuvre du sculpteur chanceladais André Merle, est devenue un monument, une oeuvre d'art.

Chaque année, une cérémonie commémorative rend hommage, comme l'indique la plaque de marbre rose de la stèle « *Aux combattants de la Main d'oeuvre Immigrée* » et rappelle au passant que « *Tout homme n'a qu'un pays : la liberté* ».



## 26 mars 1944 - Commune de Brantôme - « Basses Courrières »

Le 25 mars 1944, un groupe de maquisards F.T.P., placé sous la responsabilité d'Alphonse Puybaraud dit « Marius » et d'André Jouhaud dit « Antoine » qui ont besoin d'un camion pour déplacer leur campement, se poste sur la route d'Angoulême au nord de Brantôme, en vue d'en « réquisitionner » un, « avec l'accord de son propriétaire ». Cependant, le véhicule en question, lorsqu'il se présente, se trouve englué au milieu d'un convoi allemand. *Le coup était manqué. Alors qu'ils se regroupent sur la route pour rejoindre leur camp, une traction avant qui se trouvait à l'arrière du convoi et qui avait fait demi-tour se présente. Les maquisards ouvrent le feu sur la voiture qui, criblée de balles, fait une embardée et tombe dans le champ en contrebas. Deux Allemands sont tués. Un troisième parvient à s'enfuir.*

L'opération n'en reste pas moins un succès car les deux officiers sont porteurs d'une sacoche emplies de documents, notamment de cartes d'état-major soigneusement annotées, mentionnant la plupart des emplacements des maquis.

Le lendemain, dimanche 26 mars, une expédition punitive, formée par le S.D. de Périgueux que dirige Hambrecht et la brigade nord-africaine est menée à Brantôme. La population est sommée d'évacuer les voies publiques, sous peine de mort. Puis, les mercenaires et leurs gradés se livrent à leur sport favori : le pillage. Puis les habitants de Brantôme sont ensuite rassemblés au faubourg des Reclus en deux longues files de chaque côté de la route, les hommes en face des femmes et des enfants. Un Juif alsacien, Jules Kichler, âgé de 47 ans, réfugié depuis 1939 à Brantôme, tente de s'asseoir. Il est immédiatement abattu.

Vers 17 heures, un convoi allemand prend position près du « Pont-de-Pierre ». Il se compose d'un autocar qu'encadrent deux automitrailleuses. A l'intérieur du car, on distingue des passagers en civil et aussi des uniformes allemands. Rameutée à coups de sifflet, la « Phalange nord-africaine » grimpe dans le camion qui l'a amenée et celui-ci prend place à la suite du car et des véhicules de combat. Direction : Angoulême ! L'horrible caravane funèbre stoppe quelques minutes plus tard à l'endroit précis où les maquis ont abattu la veille les 2 officiers. Sans ménagement, les civils sont extraits du car. Il s'agit de 25 otages qui, quelques heures plus tôt, ont été extraits de la prison de Limoges où ils se trouvaient incarcérés pour raisons raciales pour les uns, pour divers motifs en rapport avec la Résistance pour les autres et d'Emile Avril, 21 ans, qui passe sur la route d'Angoulême, alors que les Allemands s'apprêtent à fusiller les otages qui sont alors poussés en file indienne le long d'un sentier rocailleux, vers le fond du vallon des Fontaines Noires et, là, au lieu-dit « Basses Courrières », ils sont alignés sur deux rangs et abattus à la mitrailleuse et à la mitraillette.

Le 26 mars 1945, pour le premier anniversaire de cette tragique journée, les plus hautes autorités départementales sont présentes près de M. Devillard et de la population pour commémorer un événement qui ne s'effacera jamais des mémoires. Au cours de ce premier hommage officiel, celui qui fut le porte-parole de la France Libre, le capitaine Maurice Schumann, prend la parole pour souligner le martyr et le véritable traumatisme subis, comme le mentionne sa citation à l'ordre de la division qui lui vaut la croix de guerre avec étoile d'argent, par cette « ***vieille cité périgorde, symbole du plus pur patriotisme qui devint très tôt un centre actif de résistance à l'opresseur et dont la lutte ardente contre l'occupant "pour la liberté française qui est plus à considérer que tout" illustra ainsi le précepte de son célèbre chroniqueur Brantôme*** ».

Depuis, chaque 26 mars, face au cylindre de granit d'une douzaine de mètres de hauteur que l'on doit à l'architecte Pécaud et au sculpteur Alouzet, qui porte les noms des 26

suppliciés et au sommet duquel on découvre un bloc sculpté figurant des hommes liés à un poteau d'exécution, familles des victimes, résistants et anonymes se souviennent, au cours d'une émouvante cérémonie, du sacrifice de ces hommes, épris de liberté, lâchement fauchés au fond du petit vallon des Fontaines Noires, par l'armée d'occupation.



## 27 mars 1944 - Commune Sainte-Marie-de-Chignac - « Les Rivières Basses »

A la mi-février 1944, les Résistants et plus particulièrement les F.T.P. ayant opté pour des actions plus offensives visant plus directement l'ennemi, un groupe du détachement « Gardette », commandé par Samson Roche, dit « Coco » et André Bouchillou, dit « Pépé », prévenu du passage d'une colonne allemande se dirigeant sur Le Bugue, décide de monter une embuscade visant à surprendre l'occupant sur le chemin du retour. Le site des « Rivières Basses », à peu près à mi-chemin entre Les Versannes et Niversac est choisi car il offre une excellente protection aux hommes, avec de bonnes possibilités de repli et une absence d'habitations aux alentours.

A la tombée de la nuit, au passage des véhicules allemands, les armes se mettent à crépiter. Les side-cars, copieusement arrosés, basculent dans le pré en contrebas avec leurs occupants ainsi que la traction. Les hommes décrochent et se mettent à couvert, la retraite s'effectue sans incident. Cette embuscade, réussie sans casse, fait grand bruit. Il en est même question sur les ondes de Radio-Londres.

Quelques semaines plus tard, à l'occasion de la désertion des soldats géorgiens, « Coco » peut enfin dresser le bilan de l'opération qui a fait 15 morts dans les rangs ennemis.



Ces lourdes pertes expliquent sans doute mieux la volonté des autorités allemandes de ne pas laisser cet acte impuni, d'où l'existence, aujourd'hui, sur le talus, en bordure de la ferme Longueville, près de la D. 710, d'une stèle qui honore la mémoire des « victimes de la barbarie allemande, le 27 mars 1944 ».

Ce jour-là, comme la veille à Brantôme, ce sont vingt-cinq hommes que l'on a extrait de la prison de Limoges qui arrivent dans un autocar fortement escorté, vers 15 h 30, sur le lieu de l'accrochage. Après avoir été dépouillés de leur pardessus, les 25 otages sont exécutés, comme tant d'autres, par des rafales de mitraillettes.

Après le massacre, les Allemands pillent et incendient la ferme, puis repartent en laissant les corps sur place. Au final, on ne dénombre que 23 victimes, car il y a eu ici deux miraculés qui ont vu ce jour-là la mort de très près.

Chaque année, à l'occasion du premier dimanche de mars, après la cérémonie du « Capelot » où l'on rend hommage à trois résistants tombés glorieusement pour la France le 4 mars 1944, une foule importante s'y retrouve, aux côtés des résistants survivants, pour commémorer d'une part, le souvenir de l'acte de résistance et, d'autre part, celui de ce massacre collectif, le deuxième en 48 heures à mettre à l'actif de la division « B ».

## 28 avril 1944 - Commune de Saint-Martin-de-Fressengeas - « Les Merles »

Le 28 avril 1944, vers 18 heures, environ trois cents hommes (soldats allemands du 95<sup>e</sup> régiment de sécurité, miliciens et membres de la phalange nord-africaine) font irruption dans le village des Merles, commune de Saint-Martin-de-Fressengeas, où stationne le détachement « Ruffino », devenu la 225<sup>e</sup> compagnie F.T.P.. La localité cernée, l'occupant arrête tous les hommes, les enferme dans un jardin où il les oblige à s'allonger sur le ventre. Les maisons sont fouillées et pillées.

Deux jeunes présents dans le fournil du boulanger, sont capturés avant d'être conduits au camp du maquis. La plupart des Francs-Tireurs peut néanmoins s'échapper, tout en ripostant.

Au terme de cette affaire, le bilan est lourd : dix personnes (six combattants volontaires et quatre autres personnes trouvent la mort, tués par les attaquants dès le début, ou fusillés peu de temps après. Ils se nomment Jean Billat, 21 ans, Pierre Boulanger, 52 ans, François Cholet, 30 ans, Marc Combeau, 22 ans, Pierre Magness, 30 ans, Marcel Martin, 20 ans, Yves Moreau, 19 ans, Manuel Ruffino, 20 ans, Raoul Trémoulinas, 19 ans et André Videau, 20 ans.

Saint-Martin-de-Fressengeas devient l'une des localités périgourdines à inscrire sur le grand livre de celles qui ont le plus donné pour la Libération et, depuis, chaque année, à la date anniversaire, a lieu une importante commémoration à laquelle participent les *enfants des écoles et leurs maîtres* et démontre que le souvenir reste intact malgré les années qui se sont écoulées depuis ce tragique 28 avril 1944.





## 10 mai 1944 – Périgueux - « *Le Palace* »

La rafle du 10 mai 1944 fut exclusivement décidée par la Milice qui organisa une opération de nettoyage de la ville de Périgueux. Ce jour là, il a suffi d'être juif, franc-maçon, communiste, gaulliste, résistant, parent de résistant, sympathisant de la Résistance ou même simplement « suspect » pour être arrêté par les forces de répression périgourdines de l'Etat français de Vichy.

Au 15 rue Bodin, le dimanche 10 mai 1998, une plaque en cuivre (30 x 40 cm) fut dévoilée dans le hall du théâtre « *Le Palace* », par Madame Andrée Meredieu ( survivante de la rafle et à l'origine de l'apposition de cette plaque). Cependant, le texte – quelque peu neutre – de la plaque appela quelques remarques et, à l'initiative de Raphaël Finkler, alias « *Ralph* », mandaté par le Comité de Liaison de la Résistance et l'ANACR et en liaison avec la Municipalité de Périgueux, il a été décidé de remplacer la plaque initiale par une nouvelle dont le texte est plus explicite et désigne les responsables de cette vaste rafle, plaque qui fut dévoilée, le 10 mai 2005, par M. Jean-Paul Daudou, alors maire de Périgueux.

Avec l'accord de la municipalité et à la demande de Raphaël Finkler, une seconde plaque, plus petite, qui rappelle succinctement les faits et indique qu'une plaque commémorative est également apposée à l'intérieur du hall du bâtiment, est dévoilée, le 10 mai 2009, à l'extérieur, sur la façade du théâtre, par Monsieur Michel Moyrand, maire de Périgueux.

En ce haut lieu de la mémoire périgourdine, a lieu, chaque année, à la date anniversaire, une cérémonie commémorative importante au cours de laquelle les associations d'Anciens Combattants et Victimes de Guerre déposent une gerbe devant la plaque ornant le hall du théâtre. Suivent les discours du représentant des associations de résistants et déportés et du maire de la cité qui, ensuite, dépose une gerbe sous la plaque apposée à l'extérieur.



## 17 mai 1944 - Commune de Saint-Jory-Las-Bloux - « Bost-Laporte »

Dès mars-avril 1944, un soixantaine d'hommes formant trois groupes cantonnent dans le secteur : le groupe Marcel Manaud, à La Migaudie, le groupe Beloeil dit « Jo » et Desport dit « Totor », au Puits et le groupe Puybaraud dit « Marius », au Maine.

Après une intervention sur Cognac, les trois groupes se retrouvent entre 18 et 19 heures, près du Puits. Hélas, victimes d'une dénonciation les hommes sont rapidement encerclés par des Miliciens et des GMR très supérieurs en nombre qui ouvrent le feu.

La 227e Compagnie de FTP doit décrocher mais deux hommes sont tués : Desjean gît, une balle dans la tête, près de la maison, dans les genévriers, et Mellet qui a été achevé à la baïonnette. Delmotte gravement blessé est transporté au village de Lalet par des camarades. Il meurt à Clairvivre le 21 mai. Quant à Guy-Robert Pauthier et Stanislas Zachiack, alias « Le Polonais », blessés, ils sont conduits à Thiviers, avenue de la Gare, à l'hôtel Terminus où la Milice a installé son siège. Ils « *subissent des tortures en raison de leur obstination à ne rien dire.* » Vers 21 heures, on va chercher un prêtre pour les confesser et, à 23 h 30, ils sont exécutés sur la place de la Gare.

Les survivants se retrouvent du côté de Vaunac et Ligueux, d'autres à Pierrefiche où ils constituent un Bataillon qu'on retrouve dans les combats de la Libération à Sainte-Catherine, près d'Angoulême puis du côté de Poitiers et de La Rochelle.



Érigé à 250 mètres de la D.73 qui va de Coulaures à Négrondes et consciencieusement entretenu par la commune de Saint-Jory Las-Bloux, le monument commémoratif du combat du 17 mai 1944 qui se présente sous la forme de deux troncs de pyramide reposant sur un socle en béton et qui a été inauguré le 19 mai 1946, accueille, chaque année, une foule nombreuse et recueillie à l'occasion de la cérémonie commémorative qui est organisée le dimanche le plus proche du 17 mai.

## 30 mai 1944 – Commune de Saint-Germain-des-Prés - « Lage »

Situé à 3,6 km du bourg de Saint-Germain-des-Prés, en bordure de la D 76 en direction d'Excideuil, près du village de Lage, au lieu-dit La Sablière, cette stèle qui, par la volonté du comité ANACR de Coulaures, Saint-Jory las Bloux et Saint-Germain-des-Prés et des collectivités locales concernées, a été rénovée depuis le 30 mai 2012, évoque l'embuscade victorieuse de l'Ouillage qui permit à la Résistance de mettre hors d'état de nuire 9 miliciens, valets des nazis et de libérer quelques-uns des leurs.



Le 30 mai, en fin de matinée, les Miliciens, cantonnés à l'Hôtel Belair à Thiviers, repartent avec trois voitures, en direction d'Excideuil, emmenant Adolphe Parrot, intercepté la veille vers 18 heures, dans cette même cité, alors qu'il s'apprêtait à rentrer chez lui. Leur but atteint, les Miliciens se mettent en quête des personnes « dénoncées », tandis qu'Adolphe, menacé de mort s'il ne coopère pas, est gardé dans la voiture, sur la place. Il est alors reconnu par des « légaux » de la ville qui se rassemblent et gagnent rapidement la « cache » de La Sablière où des armes sont entreposées. Décidés à attaquer le convoi sur le chemin du retour, ils se mettent à l'affût dans un bosquet qui domine la route, équipés de mitraillettes et de bombes Gamont.

Leurs recherches demeurant infructueuses, les Miliciens se rendent à la gendarmerie où ils récupèrent trois civils : M. Faure, Mesdames Brizon et Cipierre (leurs maris, résistants, n'ayant pas été trouvés, elles furent embarquées à leur place). Le signal de retour est alors donné. Dans la plaine de l'Age, à environ 300 mètres du village, les « légaux » ont eu le temps de se mettre en place et de dresser l'embuscade. La première voiture, touchée de plein fouet par les tirs des résistants, fait une embardée et s'immobilise. Madame Cipierre, passagère involontaire, n'est heureusement pas atteinte. Le second véhicule, soufflé par l'explosion d'une « bombe » Gammon, atterrit dans le fossé. Madame Brizon, blessée à la cuisse, parvient malgré tout à se sauver. Le dernier véhicule qui suit les deux autres à une centaine de mètres en arrière est stoppé lui aussi. Les miliciens en sortent et se mettent en position de riposter. Ses occupants en profitent pour se disperser dans la campagne et sortir vivants de cet enfer. Mme Brizon, bien que blessée, peut regagner son domicile ainsi que Mme Cipierre et M. Faure. Adolphe Parrot, recueilli par « Ricco », chef du détachement F.T.P, est conduit à Clairvivre. où, vu son état, il doit séjourner quelque temps, confié aux soins du docteur Fontaine.

Quant aux miliciens stationnés à Thiviers et auteurs de l'expédition d'Excideuil, qui se travestissaient en maquisards pour mieux saisir leurs proies, huit périssent lors de la fusillade. Le neuvième, en fuite, est abattu peu après.

Ainsi, le sang-froid et la présence d'esprit dont Adolphe Parrot, un petit commerçant de cette dernière localité mais néanmoins engagé parmi les premiers dans la Résistance a fait preuve, en la circonstance, joints à la solidarité et à l'esprit combatif des F.T.P. « légaux » du secteur (Laroche, Alempe, Roux, Galvagnon, Dupuy, Latour, Rousseau, Baylet, Beneytout, Thomasson, Gaillard), ont

permis que les tortionnaires expient leurs crimes avant qu'ils puissent aller plus avant dans l'abjection.

## 8 juin 1944 - Commune de Carlux - « Rouffillac »

Rouffillac, hameau de quelques maisons, au carrefour de la 703 et d'une route secondaire qui traverse la Dordogne et relie Carlux à St Julien de Lampon, abritait l'état-major local du maquis où se trouve le Dr Auerbach (Bernard) et les responsables du groupe Rémy, appartenant à l'« As de Coeur » de Corrèze.

Un barrage a été dressé sur le pont, construit en madriers récupérés dans un entrepôt voisin. Prévenue par Madame Auerbach – qui assurait la liaison entre divers groupes de l'A. S. – de l'arrivée imminente des Allemands, le maquis prend position aux alentours du pont, vite rejoint par Bernard et quelques hommes.

La colonne arrive très vite, tiraillant par rafales en tous sens, précédée par un éclaireur motocycliste. Depuis le pont, se succèdent une série de salves. Le motocycliste s'écroule sur son engin. Un coup au but, tiré par un bazooka, endommage sérieusement l'auto-mitrailleuse qui suit. Mais, la partie n'est pas égale et les résistants doivent décrocher.

Face au pont, de l'autre côté de la nationale, s'élève un restaurant exploité par Mme Laborderie à laquelle les premiers assaillants demandent de faire des crêpes. Elle refuse d'obtempérer aux ordres donnés par les Allemands. Treize personnes sont bousculées et poussées dans l'établissement dont huit femmes et deux fillettes. Puis les soldats répandirent de l'essence. Les flammes jaillissent et, en quelques secondes se propagent aux maisons voisines.

En 1999, une nouvelle stèle, réalisée d'après un projet dessiné par Alain Carrier, affichiste de grand talent et grande renommée, ancien résistant lui-même, dans le Sarladais et membre de l'A.N.A.C.R. et remplaçant l'ancienne, qui était de l'autre côté en bout du pont, a été inaugurée face à l'élégant petit bâtiment du syndicat d'initiative.

Sur la face Est, on peut lire l'hommage rendu par les trois communes de Carlux, Calviac et Saint-Julien-de-Lampon aux victimes. Suivent 18 noms : 2 volontaires F.F.I. et 16 martyrs civils la plupart brûlés dans l'incendie allumé par les S.S. de la « Das Reich » et la mention : « *ni pardon au nazisme ni haine ni oubli* ». Sur la face ouest un appel : « *Soyez vigilants, l'oubli est la mort de la mémoire* ». Au dessus de cette phrase, un carré contient quatre profils d'hommes, tournés chacun vers un point cardinal différent. Et dominant le tout, se détachant dans le ciel, quatre yeux, grands ouverts, regardant également les quatre points cardinaux, en sentinelles, sont là pour nous rappeler qu'il faut rester toujours en éveil, afin que de telles horreurs ne se reproduisent.

Une émouvante cérémonie commémorative se déroule, chaque année, en présence des familles des victimes dans ce « *hameau martyr, qui a payé un lourd tribut à la cause de la Résistance* » qui « *par son ardent patriotisme, son esprit indomptable de résistance à l'oppression, devait s'attirer l'aveugle répression des troupes allemandes* » et qui, pour avoir été « *rasé, incendié* » et avoir perdu « *près de la moitié des habitants fusillés et brûlés vifs* », a reçu la Croix de Guerre avec étoile de bronze.



## 11 juin 1944, Commune de Mussidan

La situation géographique de la région mais aussi celle de la cité sur un axe routier et ferroviaire de première importance pour le contrôle du secteur expliquent, pour une grande part, la nature des drames qui se sont joués en Mussidanais et plus particulièrement à Mussidan. La répression s'y est manifestée très tôt, avec une fréquence et une brutalité exceptionnelles, puisque le premier groupe de maquisards a été attaqué le 3 novembre 1943 et que, dans les mois qui suivent, l'ennemi a investi, à plusieurs reprises, la ville et sa région : les 16 janvier, 26 mars, 12 avril et, jour de feu, jour de sang à Mussidan, le 11 juin 1944.

Ce jour-là, la Résistance attaque. L'objectif principal des combattants qui investissaient Mussidan ce jour-là était très clair : rendre inutilisable la ligne de chemin de fer sur le pont qui enjambe l'Isle. On comprend l'intérêt de cette opération lorsque l'on sait que, le jour même et le lendemain, la « Das Reich » embarque ses chars en gare de Périgueux pour les acheminer en Normandie. C'est le groupe « François », créé la veille, qui en est chargé. Pendant que des groupes de maquisards investissent la ville, le groupe « Kléber » prend position à la gare, au cas où le train de protection se présenterait.

Lorsque ce dernier entre en gare, un violent combat s'engage. Les maquisards prennent l'ascendant mais ils dénombrent neuf morts dans leurs rangs, dont les deux chefs de groupe « Kléber » et « Claude ». Marcel Chiesa, chef de train, est également tué lors de l'attaque.

Au moment du repli, des éléments du 111ème régiment blindé de la 11e Panzerdivision dite « Gespenterdivizion », (Division Fantôme) parce que ses véhicules sont ornés d'un squelette humain tenant une faux – qui a reçu l'ordre de relever la IIème Panzer Division SS « Das Reich » à Brive – atteint le passage à niveau, qui se trouve à quelques centaines de mètres de là. Elle passe aussitôt à l'attaque. Des combats se déroulent également en ville. Les maquisards, partis faire sauter le pont, ignorent tout de ce qui se passe en ville. Ils se retrouvent soudain face à un véhicule blindé qui blesse quatre d'entre eux. Face à la réaction de l'ennemi, les résistants doivent décrocher.

Les Allemands, opérant sur plusieurs kilomètres, le long de la RN 89, raflent de façon arbitraire environ 350 personnes. qui sont rassemblés devant la mairie. En milieu d'après-midi, un premier tri est effectué. D'un côté les moins de 60 ans, de l'autre les plus de 60 ans et les mutilés de guerre. C'est dans le premier groupe que sont désignés de manière arbitraire 48 personnes. Toutefois, les personnes pouvant ressembler à des maquisards semblent désignées en priorité. Vers 20 h 30, le chef du SD de Périgueux, Michel Hambrecht arrive, accompagné des membres de la sinistre Brigade Nord-Africaine. Tous sont réputés pour leurs crimes et leurs exactions dans l'ensemble de la Dordogne. Brutalisés, les otages sont conduits vers le chemin de Gorry. Ils y sont mitraillés et achevés.

Vers 23 heures, Camille Christmann, secrétaire de mairie, et Raoul Grassin, Maire de Mussidan, sont à leur tour assassinés, après avoir été longuement martyrisés. Cette longue liste d'actions répressives souvent aveugles, dirigées contre une population sans défense et s'inscrivant dans la stratégie nazie d'utilisation de la terreur comme moyen de dissuasion a valu à la localité d'être citée à l'ordre de la brigade et de se voir attribuer la Croix de Guerre avec étoile de bronze.

Chaque année, à la date anniversaire, une importante manifestation est organisée en présence d'une assistance nombreuse. Elle débute devant la gare où les Résistants fleurissent le monument et rendent hommage à leurs camarades tombés au combat. Puis, en cortège derrière les porte-drapeaux, la foule se rend, route de Bordeaux, où le maire dépose une gerbe devant la stèle à la mémoire de son prédécesseur Raoul Grassin, martyrisé par l'occupant, avant de gagner la rue de Gorry où se trouve le mémorial inauguré le 11 juin 1946 où, à l'issue du dépôt de gerbes, de la minute de silence et de l'appel des morts pour la France, le maire prend la parole.



## 12 juin 1944 – Communes de Cornille et Antonne - « Les Piles »

Ce petit village dépendant de la commune de Cornille a été victime, le 12 juin 1944, d'une expédition punitive menée par des éléments de la *Das Reich* et à laquelle participent également les Nord-Africains de la *Hilfspolizei*. Ce jour-là, après Trélissac et Antonne où elle laisse plusieurs cadavres derrière elles, la troupe ennemie remonte vers Sorges où elle est accrochée par des éléments des détachements « L'Ancêtre » et « Rail » qui font partie du 3ème bataillon F.T.P. En revenant sur Périgueux, vers 16 heures, les Allemands se rendent d'abord au lieu-dit « Chartier », commune de Cornille où le S.D. s'empare d'un réfugié juif, Izmul Frydman, 45 ans, et de Edouard Lauseille, 41 ans, qui l'hébergeait avec sa famille. Le premier est fusillé peu après, à trois cents mètres de sa demeure tandis que le second est emmené aux Piles où il subit le même sort, en compagnie de Pierre Beylot, de son épouse Camille, et de Jean Damis.

Treize autres personnes sont sur le point de subir le même sort, quand un ordre, venu d'on ne sait où, est transmis à l'officier nazi commandant le peloton d'exécution. Elles ont la vie sauve. La terreur s'installe cependant dans le village où les nazis se livrent au pillage et procèdent à des tirs d'obus sur plusieurs habitations. Ces tirs font une victime (Justin Busset, tué par un obus) et deux blessés (Marie Boyer et Marcel Gibertie, touchés par des éclats). Par ailleurs, la colonne ennemie abat Louis Fayol et égorge à son domicile, comme le précise André Danède, Paul Rutka, Juif d'origine hongroise. Le détachement allemand part puis il revient, vers 21 h 30, incendie six autres fermes et fusille à côté de son domicile, aux Tavernes, Jules Mazel. Il fait presque nuit, lorsque la troupe ennemie, rentrant sur Périgueux, décide de revenir à Charrier où Ideza, la femme d'Izmul Frydman, a fait transporter le corps de son défunt mari à l'intérieur de la maison. Agée de 47 ans, elle est abattue avec ses fils, Marcel et Paul, 18 et 20 ans et l'immeuble qu'ils occupaient incendié, carbonisant ces quatre victimes. Seul, le dernier de leurs enfants, Lazare, 7 ans, échappe à la mort. La treizième victime n'est autre que Valentine Bussière, agent de liaison de l'état-major départemental F.T.P.F. qui se trouve dans la localité lorsque la colonne ennemie fait son apparition.

Tous les ans, le 12 juin ainsi que les 8 mai et 11 novembre, une cérémonie commémorative est organisée, face au monument érigé début 1945 à la mémoire des 13 victimes du 12 juin 1944, en présence d'une foule nombreuse et recueillie.





## 21 juin 1944 – Commune de Mouleydier

Ainsi qu'en témoignent les très nombreuses stèles et monuments commémoratifs, les combats pour la Libération ont été violents dans le Bergeracois, surtout dans la période du 7 au 21 juin 1944.

Face à l'action de la Résistance, notamment en Bergeracois qui, après le débarquement de Normandie, notamment en Bergeracois et en Sarladais, multiplie les opérations de harcèlement (libération des prisonniers politiques de la prison militaire de Mauzac, le 7 juin, sabotages des voies ferrées, mise en place de barrages sur les routes, ...), les troupes allemandes entendent écraser la résistance et l'importante bourgade de Mouleydier qui constitue un point de passage obligé vers le Sarladais, fait l'objet les 11, 18 et 21 juin 1944, de plusieurs attaques.

Le 21 juin 1944, les hommes de la 11e Panzer Division lance une violente attaque contre ce foyer de Résistance que défendent différents groupes de résistants: outre les F.T.P. du groupe Soleil, les groupes A.S. *Alexis* (du Lot), *Cerisier* (Lalinde), *Marsouin* (Belvès), *Loiseau* (Prignonrieux), *Bertrand* (Eymet), *Leduc* (Beaumont), *Pistolet* (Bergerac), ainsi que celui de Saint-Germain-et-Mons. La lutte est particulièrement acharnée.

Le bilan de cette tragique bataille de Mouleydier au terme de laquelle le village est pillé puis incendié par les hommes de la 11e Panzer Division, tout comme le village voisin de Pressignac, s'élève à une soixantaine de morts, dont dix-neuf à Mouleydier, vingt-huit à Pressignac, et trois hommes du Groupe Mobile d'Alsace (A.S.) à Grand-Castang.

Chaque année, après avoir observé un temps de recueillement sur les lieux de mémoire des neuf communes touchées par les événements du 21 juin 1944, à l'issue d'un office religieux célébré en l'église de Saint-Cybard, autorités, témoins et habitants, rejoints par les enfants des écoles du Regroupement pédagogique Mouleydier/Saint-Germain, convergent vers le Mémorial de Saint-Cybard, oeuvre du sculpteur Hugues Maurin, inauguré le 21 juin 1994 pour une émouvante cérémonie en hommage à ceux qui sont « *morts pour la France* » et dont les « *sacrifices ont abrégé la guerre qui menaçait la Patrie dans son existence même* ».



## 18 juillet 1944 - Commune de Marsaneix - « Martel »

Le 18 juillet 1944, vers 6 h 30, une colonne allemande (probablement le détachement Bode, l'un des groupes de combat relevant de la 11ème Panzerdivision), arrivée par le chemin vicinal de Marsaneix à Vergt, attaque, avec le concours des membres de la Phalange nord-africaine, un camp de maquisards stationné au lieu-dit « Martel » (commune de Marsaneix).

Charles Boissavy, 52 ans, cultivateur et maire de la commune, dans le rapport rédigé par le maréchal-des-logis Castaings, commandant la brigade de Saint-Pierre-de-Chignac le 1er novembre 1944 à l'attention de Monsieur le Préfet de la Dordogne, rapporte que « *le refuge de ces jeunes aurait été dénoncé par la femme Cramaregeas et ses deux domestiques, les nommés Léonard père et fils, demeurant au village de Ruguet.* »

La sentinelle endormie du groupe Rasquin est tuée la première. Un seul maquisard, Paul Albert, réussit à s'enfuir, bien qu'étant blessé au bras gauche. Charles Boissavy affirme que « *des soldats se trouvaient le 18 juillet 1944, vers 6 heures 20, sur le chemin vicinal de Marsaneix à Vergt, à 200 mètres de son habitation. Ceux-ci, précise-t-il, ont fouillé les bois en direction du village de Martel.* »

Et le gendarme d'ajouter que « *peu de temps après, cet homme a entendu le crépitement d'armes automatiques. Dès que le calme a été revenu, il s'est rendu dans la direction ci-dessus, sachant qu'un camp de la Résistance se trouvait dans une maison abandonnée. Il a constaté que, dans un pré attenant à cette habitation, se trouvaient les corps de 9 jeunes gens criblés de balles. Aucun d'eux ne donnait plus signe de vie, mais n'avait pas subi de mutilations.* »

Aujourd'hui, sur le territoire de la commune de Marsaneix, dans le canton de Saint-Pierre-de-Chignac, au lieu-dit « Martel », à 2 km du village, en clairière de bois, face à la stèle « *à la mémoire des neuf héros du maquis morts pour la France le 18 juillet 1944* », inaugurée le 22 juillet 1945 en présence, notamment du préfet Maxime Roux, « *préfet du maquis* », du maire, de Camille Bedin, député (l'un des 80 parlementaires qui, le 10 juillet 1940, à Vichy, osèrent dire non à Pétain et qui fut déporté par la suite à Neuengamme), une assistance nombreuse vient rendre hommage à ces 9 jeunes – dont le plus jeune, Claude Alphonse Nozières avait 15 ans à peine – qui « *n'ont pas vu se lever l'aube glorieuse de la Victoire* ».



## 24 juillet 1944 - Commune de Javerlhac

Partie en pleine nuit d'Angoulême, une colonne d'Allemands et de miliciens, forte de cinq cents hommes avec automitrailleuses et artillerie légère, arrive le 24 juillet au jour (par la C. D. 4) devant le barrage établi à Varaignes. Cette colonne qui se veut punitive compte bien arriver dans la journée à Nontron, première sous-préfecture libérée par les Forces Françaises de l'Intérieur le 6 juin 1944.

Vers 7 h 15, les premiers coups de feu sont échangés entre les miliciens et la sentinelle avancée, Roger Dugas, qui abat le capitaine de la Milice et plusieurs hommes, tombe frappé à mort. Rien ne sépare plus les assaillants de la ligne établie. L'opacité du brouillard et le F.M. qui commence à crépiter freinent sérieusement l'avance de l'adversaire. Cependant, les maquisards effectuent un premier repli à 200 m en arrière du barrage. Deux de leurs camarades, Henri Delaret et Roger Lapeyronnie, tombés aux mains des miliciens sont fusillés sur-le-champ.

Deux groupes de maquisards arrivent en renfort et, malgré l'écrasante supériorité de l'adversaire, la 2e Compagnie du lieutenant F.F.I. Manuel Acébès ne recule que pied à pied. Vaillamment, son chef, le lieutenant F.F.I. Manuel Acébès, garde le contact et assure la retraite de ses hommes. Mais grièvement blessé, il est pris par les miliciens et lâchement fusillé peu après au château des Forges. Venant de demander du renfort, Pierre Fauconnet, dit Flin, tombé avec sa voiture entre les mains de l'ennemi est aussitôt passé par les armes à la gare de Varaignes. Il est 8 h 30, lorsque les premiers renforts arrivent du château de Puycharnaud où est cantonnée la S.S.S. (Section Spéciale de Sabotage) que commande le capitaine Jacques Nancy. Deux heures après l'attaque, la « colonne infernale », malgré sa puissance de feu, n'a progressé que de 1500 mètres.

Le combat se déroule, coupé par de rares accalmies jusqu'à 14 h. Supérieurs en nombre, et surtout en matériel, les Allemands, voulant à tout prix atteindre Nontron avant la nuit, contraignent les maquisards à la retraite, les refoule jusqu'aux abords de Javerlhac. La partie semble perdue mais l'arrivée soudaine d'importants renforts renverse la situation. *« Inquiétés sur leur flanc droit par une arbalète du GM 1 et se croyant coupés, écrit Alfred Dutheillet de Lamothe, alias « Capitaine Fred », miliciens et Allemands rebroussement chemin. Il est 16 h ; en repassant, la Milice fait sauter nos deux camions restés au barrage et incendie notre cantonnement. Piètre vengeance à côté de leurs soixante morts et blessés. »*

Le soir même, le barrage est réoccupé par les F. F.I., tandis que la 2ème Compagnie, regroupée, rend les honneurs funèbres à ses héros. Il est certain que sans les S.S.S. de Jacques, les effectifs de « Manu », que l'on peut évaluer à trente combattants (dont six seront tués), n'auraient pas suffi pour endiguer l'attaque. A un contre dix, les hommes de Jacques Nancy ont livré bataille et barré la route à l'ennemi. Durant cette longue journée de combat, sans perdre un seul de ses hommes, la SSS a renforcé les maquisards de la Brigade RAC, empêché Allemands et miliciens d'aller plus avant et évité le massacre de la population de Nontron.

Aujourd'hui, des stèles en granit et en ciment, érigées sur les lieux mêmes des combats, honorent la mémoire de ces martyrs qui *« n'ont pas vu se lever l'aube glorieuse de la victoire »* : 3 sur le territoire de la commune de Souffrignac, dans le canton de Montbron (Charente), 2 sur le territoire de la commune de Javerlhac, 2 sur le territoire de la commune de Varaignes.

Tous les ans, à la date anniversaire du 24 juillet, l'Amicale de la Résistance Javerlhac-Marthon observe une minute de silence et dépose une gerbe devant chaque stèle et participe à l'importante cérémonie en hommage aux 7 victimes du 24 juillet 1944 devant le monument aux morts de Javerlhac.



## 9 août 1944 – Commune de Saint-Julien-de-Crempse

A Saint-Julien-de-Crempse, petite commune calme et boisée de notre département, le groupe « Regain », commandé par Lucien Marcou, un instituteur d'une commune proche, Lamonzie-Montastruc, a installé son P.C., au lieu-dit « Roumagère », à environ un kilomètre au nord du bourg.

D'après les travaux de Sylvain Le Bail (*Le champ des martyrs, Saint-Julien-de-Crempse, 9 août 1944*, Editions Le Chêne Vert, 2004), le P.C. de Roumagère est connu des Allemands, dès le 1er juillet 1944.

Le 8 août, vers 21 heures, les résistants qui s'attendent à une attaque de l'ennemi ont placé un groupe en embuscade sur la route de Saint-Julien à Pombonne.

Le lendemain, à 4 heures et demie du matin, le P.C. « Regain » est encerclé par deux bataillons ennemis dont le Stab (Kosaken) Grenadierregiment 360, commandé par l'Oberstleutnant Evert von Renteln, parti de Bergerac et qui arrive par le Grand Vignoble. 1800 hommes sont engagés pour réduire les 75 hommes du P.C. de Roumagère.

Après une dure bataille au cours de laquelle 10 maquisards sont tués, le commandant Santraille (« Joseph ») et Lucien Marcou (« Regain ») et leurs hommes parviennent à s'extraire et à gagner le P.C. de repli.

Le village de Saint-Julien-de-Crempse est cerné par l'ennemi qui investit le bourg, pille les habitations et arrête tous les hommes, quel que soit leur âge.

« En fin d'après-midi, souligne Sylvain Le Bail, les femmes du village voient les hommes alignés partir en direction du hameau de la Malvinie, tout proche du bourg. En chemin, Joseph Murat a, semble-t-il, compris le sort que les Allemands leur réservaient. Il tente de fuir. Mais les Allemands l'abattent aussitôt. Arrivés dans le hameau, les hommes sont séparés en deux groupes. Cinq jeunes à droite, les autres à gauche. Les hommes creusent leurs tombes au sommet de ce champ de luzerne qui domine une jolie vallée. Puis les armes claquent. »

Dix-sept civils, âgés de 18 à 79 ans, sont ainsi massacrés. Leurs noms figurent sur la stèle érigée à Saint-Julien-de-Crempse, à la mémoire de 9 soldats du maquis tués au combat et de 17 habitants fusillés par l'occupant le 9 août 1944.

Chaque année, à la date anniversaire, une assemblée fidèle se retrouve pour la commémoration de la tragédie du 9 août 1944 à Saint-Julien-de-Crempse où, après la messe et l'hommage rendu aux fusillés par les porte-drapeaux dans le cimetière où ils reposent, la cérémonie se poursuit devant le monument aux morts. Un parent d'un fusillé égrène le nom de toutes les victimes de cette terrible journée avant que la cérémonie ne s'achève dans l'ancienne salle de classe de Georges Roques, où les participants déposent un bouquet devant la plaque de l'instituteur, également victime de cette tragédie.



## 19 août 1944 – Périgueux - « *Mur des Fusillés* »

La libération de notre ville intervient en effet le 19 août 1944. Les combats qui précèdent la libération sont d'une extrême violence. Comme nous l'avons maintes fois constaté, lors des entretiens que nous avons eus avec des résistants et déportés, témoins vivants de notre passé, la caserne du 35e [Régiment d'Artillerie] a servi durant toutes ces heures sombres de notre histoire de lieu de détention et d'exécution.

André Leblanc, pseudonyme d'André Lerouge, 30 ans est, le 5 juin 1944, le premier à être passé par les armes, le premier fusillé d'une longue série. Le 19 juin suivant, quatre hommes du Maquis, après avoir été condamnés à mort par un conseil de guerre allemand siégeant à Périgueux, sont exécutés à dix-septheures. Il s'agit des nommés Gabriel et Gérard Thurmel, 28 ans et 26 ans, Jean Rey, 20 ans et Roger Tremoulet, 21 ans.

En cet été 1944, l'exaspération des Allemands, contraints d'abandonner la région, est à son comble. Le haut commandement allemand, inquiet du comportement du colonel Sternkopf, d'origine autrichienne, qui commande la garnison de Périgueux et qui a accepté des contacts avec la Résistance, dépêche à Périgueux le général major Arndt. Il a reçu pour mission de reprendre les choses en main. Il y arrive le 9 août, flanqué d'un fort détachement de la division germano-russe et de volontaires français pour la lutte contre le Maquis et du lieutenant-colonel Von Renteln qui demeure sur place jusqu'au départ des Allemands et commande de fait la garnison.

Arndt qui ne séjourne que trois jours à Périgueux, réunit, le surlendemain de son arrivée, le commandant de l'état-major de liaison, le colonel Sternkopf, et le capitaine Hambrecht, chef du S.D. Il leur fait grief de ne pas avoir fait fusiller « *au moins 90 % des salauds* » qui se trouvent enfermés au 35<sup>ème</sup> d'Artillerie et leur ordonne alors de faire immédiatement exécuter vingt-cinq détenus. « *Sternkopf ayant émis quelques réserves, écrit Guy Penaud, dans son « Histoire de la Résistance en Périgord », l'adjoint d'Arndt est chargé de mener à bien cette mission ; il délègue ses pouvoirs au commandant Lainer qui, lui-même, charge le capitaine Glaefke de faire le nécessaire. Ce dernier désigne les "fusilleurs" parmi les membres de la 1ère compagnie du 960ème bataillon de sécurité.* »

Aussi, en quelques jours, avant de quitter notre cité, ils exécutent, par petits groupes, 40 personnes sont fusillés au 35e d'Artillerie entre le 12 et le 17 août. Il faut y voir là le résultat de l'intervention du général major Arndt. Vingt-trois détenus sont fusillés le 12 août 1944. Le 14 août, un seul homme est exécuté, vers 14 heures. Le 16 août, un seul homme est également exécuté. Le 17 août, ce sont quatorze personnes qui passent devant le peloton d'exécution. A ce lourd bilan, il convient d'ajouter un inconnu « *dont la mort paraît remonter, selon l'acte de décès, au 13 août* ». Un 46ème corps, celui de Jean, Louis, Roger Colomb, 46 ans, a été dégagé lors de l'exhumation des victimes. Son nom est mentionné dans le registre d'état-civil mais ne figure bien entendu pas sur le Mur des Fusillés car, selon Guy, « *il avait été arrêté par les Allemands pour avoir calomnieusement dénoncé le chef des services préfectoraux, Georges Lanard, comme fabricant de fausses cartes d'identité.* »

Les corps des victimes sont ensuite, selon un témoignage recueilli par Jacques Gobert qui a beaucoup fait pour sauver ce monument de l'oubli, « *entassés dans une fosse proche, sur des cadavres de chevaux* ».

Après la libération de la ville, sur ordre des résistants, les prisonniers allemands en retirent les corps. Tous sont enterrés le 26 août suivant, lors d'une cérémonie grandiose, au cours de laquelle les cercueils, recouverts du drapeau tricolore, sont alignés devant le palais de justice à Périgueux.

En octobre 1944, c'est-à-dire deux mois après la fin du massacre, une plaque commémorative « provisoire » est inaugurée sur le lieu même. Le 17 octobre 1954, le monument est inauguré, sous la présidence du général Koenig, ancien chef suprême des F.F.I., en présence des plus hautes autorités civiles et militaires, des représentants des mouvements de résistance et de la population qui découvre alors l'imposante sculpture de Maître Privat, une statue de 3.50 m, en pierre de Chauvigny, adossée à une Croix de Lorraine et personnifiant la Résistance sous les traits d'une femme énergique venant de briser ses chaînes et, près d'elle, des combattants, à l'échelle humaine, dont les visages expriment à la fois la surprise et l'espoir et, sur le mur, de part et d'autre du groupe sculpté, fixé dans la pierre, les noms en relief des 45 martyrs.

Chaque 19 août, Périgueux commémore sa libération en 1944, commémoration qui débute par une cérémonie devant le Monument de la Résistance et la de la Déportation que les Périgourains appellent le « *Cénotaphe de la Place Montaigne* » et qui se termine toujours, en présence des personnalités civiles et militaires, des familles des martyrs et d'une assistance nombreuse, par une émouvante cérémonie au cours de laquelle le maire évoque ce moment très fort de l'histoire de la ville.



## 20 août 1944, Saint-Astier, « Les Quatre Routes »

Alors que la Résistance en Dordogne se battait pour désorganiser les troupes allemandes, ces dernières ont quitté Périgueux, le 19 août 1944, pour se retirer plus à l'Ouest. Ce jour-là, vers 8 heures, la Résistance investit Saint-Astier où les Allemands occupent depuis fin 1942 l'usine de la Société Nationale de Construction Aéronautique du Sud-Ouest (S.N.C.A.S.O.). Elle attaque canon les blockhaus situés près de la carrière dans lesquels les Allemands, chargés de démolir les installations, se sont réfugiés. En fin de matinée, les premiers éléments en provenance de Périgueux parviennent à hauteur des Quatre Routes. La bataille de Saint Astier est engagée. Vers 20 heures, les maquisards se replient. Les Allemands regroupés dans les blockhaus reçoivent, quelques instants plus tard, une première sommation en vue de leur reddition et, après quelques échanges, il est décidé de reprendre les pourparlers le lendemain, à 9 heures. La reprise des entretiens aboutit à la reddition de la garnison des carrières. Les honneurs militaires sont rendus à ces soldats qui comptent onze morts et une dizaine de blessés.

Quelques heures à peine après cette reddition, ignorant ce qui vient de se passer, un élément de la colonne allemande se repliant vers Bordeaux se dirige vers Saint-Astier pour récupérer, dans sa retraite, la petite garnison allemande et se heurte au groupe de maquisards qui interdit l'accès de la cité. Face à un ennemi supérieur en nombre et en armement, la résistance des maquisards, dont les pertes se soldent à une quinzaine de morts, est héroïque. Faute de renforts, ordre leur est donné d'évacuer la cité.

Lorsque l'ennemi pénètre dans le bourg vers 17 heures, il constate la « disparition » de la garnison, fouille et pille les maisons et, après avoir incendié quelques véhicules et maisons, quitte la ville avec les Astériens chargés de pousser les voitures prises. Une grande partie de la population, réfugiée dans les bois et les fermes de la campagne, ignore ce qui vient de se passer dans Saint-Astier.

Le lendemain, on découvre avec horreur vingt et un corps, gisant pêle-mêle, les mains liées derrière le dos, près du carrefour des Quatre Routes. Tous les otages ont été exécutés, ainsi que le curé-doyen Léonce Lafaye parti, avec Fernand Levy, un interprète, en parlementaires. Ces exécutions constituent les dernières représailles commises dans le département.

Chaque année, à la date anniversaire, un hommage est rendu aux victimes des troupes nazies du 20 août 1944, en présence des autorités civiles et militaires, de nombreux élus et représentants d'associations d'Anciens Combattants et d'Astériens attachés à perpétuer ce moment tragique de leur histoire qui marque également la libération de la ville du joug allemand. L'appel des noms des 36 victimes s'achève par le dépôt de roses par les enfants de Saint-Astier.



## 21 août 1944, Saint-Germain-des-Prés, « La Moranchie »

Le 21 août 1944, ce sont deux avions de l'escadron 299 du groupe n° 38 quittent l'aérodrome militaire de Keevil, dans le sud-ouest de l'Angleterre. Grâce à l'ordre de mission découvert par Madame Talbot, fille du lieutenant Taylor, pilote de l'avion, nous savons que le Short Stirling IV devait, cette fois-là, se rendre « à proximité de Maubourget, à 26 km au nord de Tarbes ». Cette « Mission 118 », commandée par le S.O.E., avait pour objectif d'assurer le « ravitaillement en armes et en munitions des maquis français de Bigorre. »

« Alors qu'ils survolaient le Nord-Est de la Dordogne, peut-on lire dans un article paru le 31 août 1944 dans « La voix de la Libération », l'avion pris dans un violent orage a perdu de l'altitude, le crash inévitable s'est produit au lieu-dit La Moranchie, commune de Saint-Germain des Prés. Au moment où il touchait le sol, le Short-Stirling a heurté un noyer et s'est désintégré. Déchiquetés sous la violence du choc, les corps des six aviateurs devaient être transportés à l'Hôpital d'Excideuil où l'on procéda à l'identification des victimes et à la mise en bière. » Une chapelle ardente est alors dressée. Les honneurs leur sont rendus par des maquisards. Les cercueils sont ensuite conduits au cimetière de la ville où les six membres d'équipage du Short-Stirling de la Royal Air Force, morts en service commandé le 21 août 1944, sont inhumés. Une plaque apposée par le Comité de Libération local rappelle leur sacrifice.

Érigé sur un socle en béton et inauguré le 25 août 1974, un monument construit en pierre dure du pays et se présentant sous la forme d'une aile d'avion dessinée par Yves Bancon (« Ramon » dans la Résistance), entend honorer la mémoire de l'équipage du Short Stirling de la Royal Air Force qui, le 21 août 1944, vint s'écraser en cette terre périgorde.

Depuis 40 ans, fidèles au serment gravé dans la pierre, « La Résistance ne les oubliera jamais », l'Association Nationale des Anciens Combattants et Ami(e)s de la Résistance qui est à l'origine du monument se retrouve en ce lieu le dimanche le plus proche du 21 août, en présence de toutes les personnalités civiles et militaires, mais aussi des familles des aviateurs disparus et d'une assistance nombreuse pour accomplir ce nécessaire travail de mémoire. Cette cérémonie est précédée ou suivie, selon les années, par une cérémonie commémorative au cimetière d'Excideuil où reposent les six aviateurs.



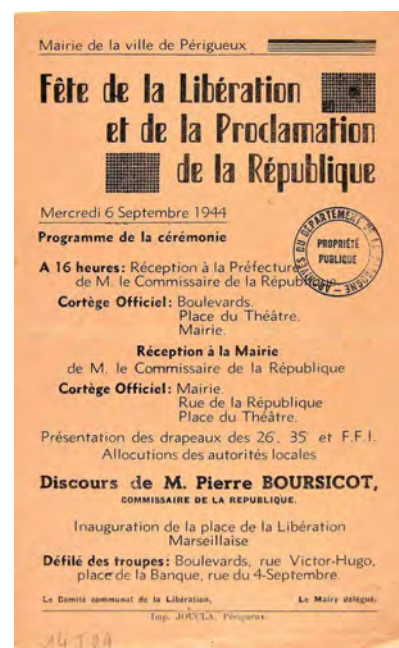


## 25 août 1944, Libération du département

Au Pizou, dans le canton de Montpon-Ménéstérol, se déroulent les derniers combats sur le sol périgourdin. Ils se terminent à 18 heures par la fuite de l'ennemi qui poursuit son repli vers Bordeaux.

Tandis que, le soir même, les résistants, maîtres du champ de bataille, ramènent leurs morts qui, dans la nuit même, sont veillés par un piquet d'honneur, l'état-major du général Koenig fait diffuser sur les ondes de la B.B.C. le communiqué officiel suivant : « *Les F.F.I. ont libéré les départements suivants : l'Indre, la Haute-Vienne, la Dordogne, la Corrèze, le Cantal, le Lot-et-Garonne, le Lot, l'Aveyron, le Tarn-et-Garonne, le Gers, les Basses-Pyrénées, la Haute-Garonne, le Tarn, la Haute-Loire [...]* Dans tous ces départements, le nettoyage des derniers îlots de la résistance ennemie se poursuit. »

Le département de la Dordogne est officiellement libéré le 25 août 1944, le jour même de la libération de Paris.



Sources : Mémoires de résistances  
Site internet : [www.memoires-resistances.cg24.fr](http://www.memoires-resistances.cg24.fr)